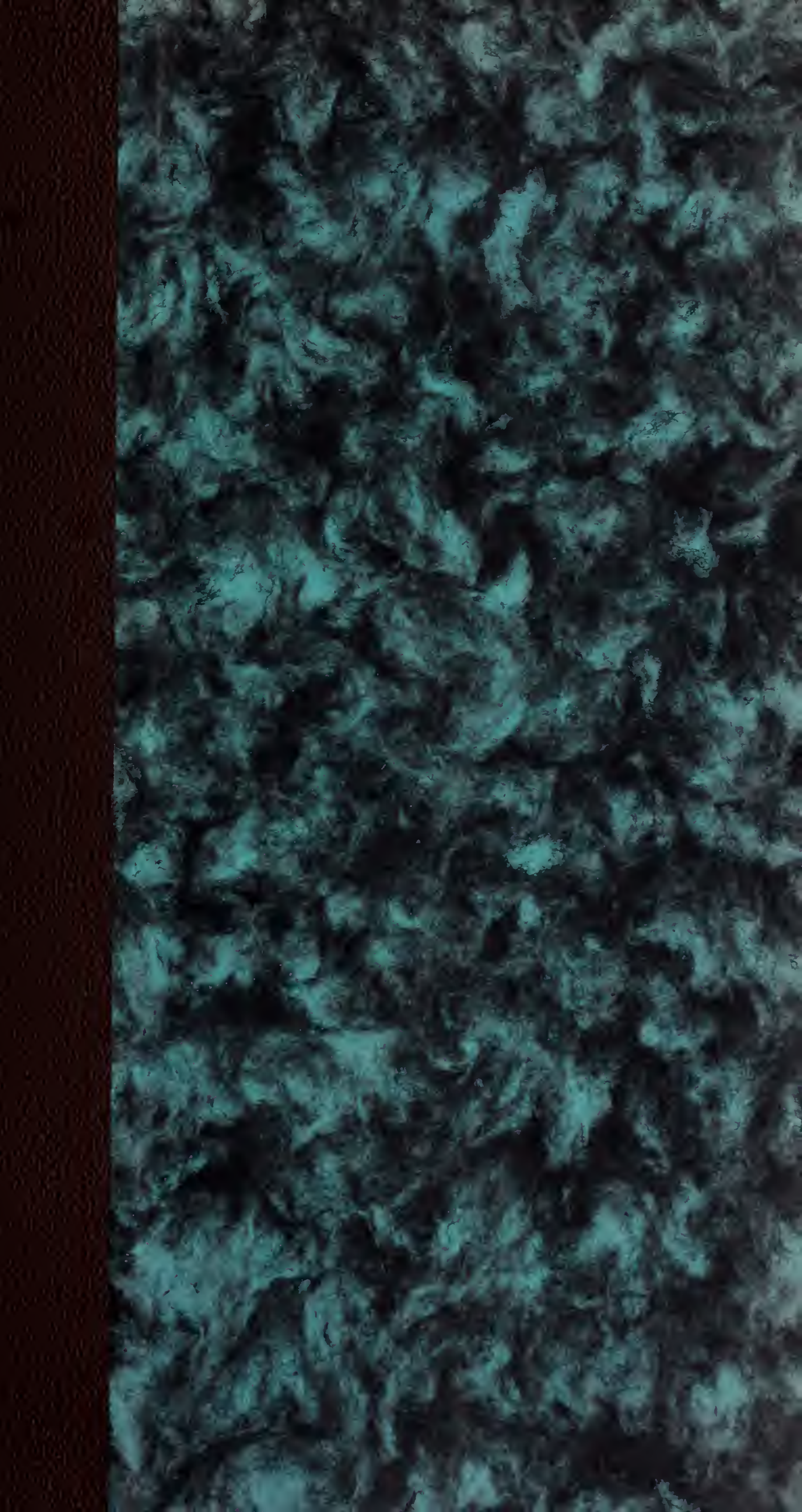


LES
ÉTATS-GÉNÉRAUX
DE CYTHÈRE.

LES ÉTATS-GÉNÉRAUX DE CYTHÈRE,

Imitation très-libre de l'Italien du Comte ALGAROTTI.

Certe, nil turpe docetis
Ite.
Ovid. de pont.

Par M. Le Chevalier de C..... des Académies de Lyon, Dijon, Rouen, Marseille, Hesse, Cassel, &c...



1789.



PRÉFACE.

LE Congrès de Cythère du Comte Algarotti, eſt une eſpèce de petit Roman en proſe poétique, dont voici l'analyſe en peu de mots.

L'amour vers le milieu de ce ſiècle diſparut tout-à-coup des plus belles contrées de l'Europe; chacun interpréta à ſa manière la cauſe de ſon évaſion, & perſonne ne la devina. Un grand intérêt d'Etat l'occupait & le retenait dans l'iſle de Cythère; il ne ſavait trop quel parti prendre & il aſſembla ſon Conſeil avant que de rien déterminer. L'Eſpérance & l'Audace furent appellées, & la Volupté n'eut pas beſoin d'être invitée pour s'y trouver; on ſait qu'elle eſt la compagne fidèle de l'Amour; les Jeux & les Ris s'y joignirent comme Miniſtres ſubalternes. Le Dieu leur apprit, dans un diſcours fort éloquent, que la Raiſon, ſon implacable ennemie, cherchait à détruire ſon pouvoir, & voulait empêcher les Mortels d'aimer. Chacun donna ſon avis dans un danger ſi preſſant, & celui de la Volupté prévalut; elle décide ſagement qu'avant d'avoir recours au remède, il faut connaître à fond la ſource du mal, & tenir à Cythère un Congrès où ſoient invitées diverſes Nations; elle ajouta que, par préférence aux hom-

mes, on devait donner audience aux femmes, comme étant mieux initiées dans les myſtères de Paphos. On dépêche auſſi tôt les Jeux & les Ris, couriers ordinaires de l'Amour, l'un va à Paris, l'autre en Angleterre, & le troiſième prend ſon vol vers l'Italie. Ils ont bientôt trouvé ce qu'ils cherchent. Madame de Jaſi eſt députée par la Nation françaiſe, & vient à Cythère accompagnée de trois ou quatre petits Maîtres qui marchaient en cadence & de temps en temps battaient de entrechats; Miladi Gravely s'y rend des bords de la Tamiſe, ſeulement ſuivie de ſon jeune frere. Et une foule de ſoupirants, parmi leſquels ſe trouve un galant ſeptuagénaire, y conduit Madame Beatrix. Le Dieu prend ſa place, ordonne aux hommes de ſortir, & fait aſſeoir les trois Dames vis-à-vis de ſon Trône d'or. La Volupté qui ſert d'interprète à l'Amour, les pria de la part du Dieu d'expoſer avec fidélité les diverſes opinions qui partagent l'Europe. Les trois Ambaſſadrices s'acquittent de leur emploi avec toute la grace poſſible, & le Congrès connaît bientôt par elles la manière d'aimer des Anglais, des Français & des Italiens. L'amour eſt enchanté de la préciſion, de la netteté & de la vérité qui règnent dans leurs harangues; il ordonne à l'Audace & à l'Eſpérance d'introduire dans le temple les Cavaliers qui en avaient été exclus, & la Volupté donne les dernières concluſions qui ſont une eſpèce de

code amoureux ou de nouvel art d'aimer ; le Dieu profite de ce moment pour ſe dérober à la vue des trois Mortelles, & va ranimer, par ſa préſence, l'Univers languiſſant. Un petit Amour vient les avertir qu'on leur a ſervi le plus excellent ſouper dans le boſquet voiſin, elles s'y rendent avec leurs guides ; & un autre Amour, après qu'on a deſſervi, les promène dans les jardins de Cythère où toutes les richeſſes de l'art ſe trouvent réunies aux beautés ſimples de la nature. Ce ſéjour était ſi délicieux, que les trois Dames oublièrent de retourner dans leur patrie.

Le Lecteur ſe tromperait s'il allait croire que j'ai ſuivi exactement le plan de cet ouvrage, & que je m'y ſuis tout-à-fait aſſervi. Voici de quelle manière je l'ai traduit, & voici peut-être comment devraient travailler tous les Auteurs qui veulent tranſporter dans notre langue les productions étrangères. J'étais ſeul dans le cabinet de la Dame que j'ai nommée à la fin de cet Ecrit, & que l'on aurait devinée promptement, ſi je ne l'avais point nommée ; elle venait de ſortir, & je trouvai ſur ſa cheminée la dernière traduction du Congrès de Cythère qui a paru (1) il y a environ un an ; je lus cet ouvrage en l'attendant ; j'eus même le temps de le relire ; elle rentra, & ſa préſence me fit promptement oublier Madame de Jaſi, Miladi Graveli

(1) Chez Molini, à Paris, rue Mignon.

& Madame Beatrix : que dis-je? .... ſa préſence me rendit les trois Belles, & ceux qui la connaiſſent ſeront peu étonnés de ce miracle ; ils ſont accoutumés à voir les trois Graces en une. Eh quoi ! me dit-elle, en ſouriant, vous liſiez le Congrès de Cythère ! — Oui, Madame, & je croyais lire une de vos productions. Il règne dans cet ouvrage, une grace & un eſprit qui rappellent à chaque inſtant les vôtres, & l'on dirait que l'Auteur vous a dérobé votre pinceau. — Un homme dérober le pinceau d'une femme ! Votre ſexe n'en a pas beſoin, & d'ailleurs nous avons un crayon à peine, & nous ſavons à peine deſſiner quelques portraits ; il n'appartient qu'à vous, Meſſieurs, de faire de grands tableaux d'hiſtoire — Les portraits reſſemblants ſont bien préférables à de grands tableaux, & j'aime mieux les jolies figures de Petitot que les batailles d'Alexandre : vous n'ignorez pas, Madame, qu'*in tenui labor* ; mais pardon : qu'ai-je dit ? J'oubliais que vous vous êtes agréablement moquée de notre latin, & que c'eſt lui ſeul qui vous a fait nous appeller des *êtres ſublimes* (1). — C'eſt avec raiſon que je vous ai nommés ainſi. Le latin ! Le latin !

(1) On ſe rappelle ces deux vers d'une jolie épître aux hommes.

N'avez-vous pas votre latin
Qui vous rend des êtres ſublimes ?

y a-t-il rien de plus respectable ? Pour l'italien, je l'aime, & sûrement vous le savez aussi, — un peu mieux que le latin ; je l'avoue, & ce n'est pas beaucoup dire, je parle toujours français, j'écris toujours en français, je ne lis presque que du français, & il y a bien long-temps que je suis sorti du collége ; ne mériterais-je pas d'y rentrer, & d'y essuyer même les petites corrections ordinaires, si une folle présomption me faisait vous dire que je connais à fond une langue morte depuis tant de siècles, & que jamais je n'ai entendu parler à mes contemporains ? — Eh quoi ! n'avez-vous pas lu Horace, Virgile, Ovide ?.... — Je les ai lus, Madame, & je crois les entendre à-peu-près aussi-bien que les entendait mon Régent ; mais, est-ce une raison pour que je croie sçavoir leur langue ? Les poëmes des anciens ressemblent à ces belles statues qui sont toujours dans la même attitude, & dont l'immobilité est le caractère permanent ; les connoisseurs admirent la hardiesse de leur forme, la régularité de leurs proportions ; on dirait qu'elles vont parler, mais elles n'ont point de mouvement ; ce n'est point d'elles que nous pouvons apprendre à marcher, & jamais un petit Maître français n'a été chercher un Maître de danse dans le parc de Versailles ou dans l'attelier de Pajou. Ainsi, Madame, appellez tant qu'il vous plaira les hommes à latin des *êtres sublimes* ; je ne prends point

ce compliment pour moi, & je le renvoie à ceux qui en ſont dignes. — Cette candeur me plaît, elle m'encourage, & je vous avouerai à mon tour que je ſais l'italien auſſi peu que vous ſavez la langue qu'on parlait jadis à Rome; j'en ai pris quelques leçons, lorſque je n'avais rien de mieux à faire; &, ayant trop aimé peut-être le bal & la comédie, vous ſentez que mes diſtractions ont été fréquentes; ce n'eſt pas en ſautant, en allant voir le Kain qu'on devient une Madame Dacier ou une Marie Schurman. = Vous êtes à la fois une la Fayette & une Deshoulieres; & que faut-il de plus pour plaire & pour triompher? — Il faudrait pouvoir lire courremment le *Congrès de Cythère*, & je n'ai fait que l'épeller; ſi vous le traduiſiez pour mon inſtruction..... — Le traduire, Madame! je le veux bien, mais la lettre tue, comme vous le ſavez, & l'eſprit vivifie; &, ſi je traduis littéralement le *Congrès de Cythère*, vous ne ſerez pas plus avancée que ſi vous ne l'aviez jamais lu : — vous dites cependant que cet ouvrage eſt joli, & je voudrais fort le connaître. — Eh bien! il me vient une idée qui vous ſatisfera peut-être; je viens de lire deux fois le *Congrès de Cythère*; il eſt & il ſera long-temps préſent à mon imagination ſur laquelle il a fait une impreſſion aſſez vive, & je vais l'imiter en vers français, au lieu de le traduire; mais, je imiterai de mémoire, c'eſt-à-dire, ſans le ſecours

du livre que voilà, & ſans avoir en aucune manière le modèle ſous les yeux. — Mais on dit que cet ouvrage eſt plein de détails charmants, & comment pourrez-vous vous les rappeller ? — Je me ſouviendrai des maſſes, & le principal ne renferme-t-il pas quelquefois les acceſſoires ? Un Ecrivain ordinaire, qui veut faire paſſer dans notre langue un chef-d'œuvre de l'antiquité ou tel autre chef-d'œuvre, s'armera, avant tout, d'un énorme Dictionnaire, & c'eſt là qu'il puiſe le génie qu'il n'a pas; Dieu me préſerve d'imiter les Traducteurs à tant la feuille ! Tandis que je m'occuperais à chercher des mots dans mon calepin, mes idées prendraient la fuite, & le feu de la compoſition s'éteindrait, avant même qu'il eût commencé à m'échauffer. Mon imitation ſera faible ſans doute; elle ne rendra point toutes les beautés de l'original, mais je vous réponds que du moins elle en renfermera l'eſprit, & c'eſt l'eſprit ſeul d'un Auteur qui doit animer ſon Copiſte; je ne m'aſſervirai point à la marche d'Algarotti, je ne le ſuivrai point pas à pas; & que vous importe ? Pourvu qu'il faſſe couler juſqu'à moi un ſeul filet de l'Hippocrene, ce filet ne me ſuffira-t-il pas pour me déſaltérer dans la même ſource que lui ?

Ce qui fut dit fut fait : après une quinzaine de jours de travail, j'apportai à Madame la Comteſſe de B... l'imitation que je publie; elle m'en

parut ſatisfaite ; &, glorieux de ſon ſuffrage, je ne ſongeai point aux nombreux défauts que l'on pouvait y relever ; je ne ſongeai point que l'on pouvait me reprocher avec juſtice les traits que j'avais puiſés dans mon propre fonds & ajoutés à celui de mon Auteur ; je ne ſongeai point aux négligences, aux omiſſions, aux tranſpoſitions même. L'illuſion ne pouvait pas toujours durer ; je fus bientôt éclairé ſur toutes ces fautes, en relisant l'original, & en le comparant avec la copie ; mais j'avais atteint le but que je m'étais propoſé, celui de faire connaître à une femme aimable l'eſprit d'un Ouvrage, dont les détails un peu trop longs auraient pu la fatiguer ; & que me falloit-il davantage ?

J'ai lu, me dit-elle, preſque tous les Ouvrages d'Algarotti, ſon nom d'ailleurs revient très-ſouvent dans les Œuvres de Voltaire ; Algarotti eſt un des Saints de ce Calendrier, mais je n'ai jamais vu cet Italien célèbre : qu'était-ce, je vous prie, que cet Algarotti ? Pourriez-vous me donner quelques renſeignements ſur ſa vie privée ? Et doit-on le compter parmi les Grands-Hommes du ſiècle ? Non, Madame, lui répondis-je, mais peu s'en faut. Voici un Précis de ſon hiſtoire. J'ai ſupprimé pluſieurs détails dans le *Congrès de Cythère*, j'en ferai autant dans la vie de mon Auteur ; il ne faut pas cauſer avec une jolie femme comme avec un Académicien des belles-lettres ;

&, si les Muses ne peuvent point se passer de la ceinture des Graces, les Graces n'ont pas besoin, pour plaire, de l'érudition des Neuf Sœurs.

Le Comte François Algarotti naquit à Venise, le 11 Décembre 1712; il n'avoit que 22 ans, lorsqu'il publia les *Dialogues sur l'optique de Neuwton*, Ouvrage dont Madame la Marquise du Châtelet sollicita la dédicace, & qu'elle auroit obtenue, si l'Auteur ne l'eût point déjà promise à Fontenelle. Madame du Boccage à agréé depuis celle de ses Epîtres.

Voltaire à commencé de la sorte une piece de vers qu'il lui adressa :

Enfant du Pinde & de Cythère,
Brillant & sage Algarotti,
A qui le Ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire & de plaire.

Voltaire lui a écrit au sujet du *Congrès de Cythère : Je l'ai lu & relu, les Graces l'ont dicté elles-mêmes, & vous l'avez écrit avec une plume tirée des aîles de l'Amour.*

Voltaire enfin l'a souvent appellé dans ses lettres :

Carissimo è illustrissimo amico.

Le Grand Frédéric, le Prince Henri de Prusse son frere, le feu Roi de Pologne furent aussi les amis du Comte Algarotti, & il voulut bien leur permettre de devenir ses bienfaiteurs ; voilà les époques les plus glorieuses de sa vie, & ses

Ouvrages que vous avez lus sont ses plus beaux titres contre la mort : elle l'enleva aux lettres & à ses amis le 3 Mai 1764 : que dis-je, le Grand Frédéric lui a fait élever un magnifique tombeau avec cette inscription : *Algarotto Ovidii emulo, Neuwtoni discipulo.* Et, si les Ouvrages d'Algarotti pouvaient périr, l'immortalité ne seroit pas moins son partage.

C'est fort bien, ajouta Madame de B...., vous me dites beaucoup en peu de mots ; mais vous me laissez ignorer si le *Congrès de Cythère* avoit déjà été traduit soit en vers soit en prose, & je suis curieuse de mon naturel, excepté pour tout ce qui regarde votre latin dont vous venez de me citer encore une phrase : — elle signifie, Madame, *à Algarotti, émule d'O....* — Laissez, laissez, il n'est pas difficile à entendre celui-là, & je suis devenue habile depuis que nous causons : répondez à ma question ; avoit-on déjà traduit le Congrès de Cythère ? — Oui, Madame, en prose plusieurs fois, & jamais en vers.

Vous attendez peut-être, ami Lecteur, que je vous donne la suite de cette conversation ; je le voudrais, mais il est temps que je me retire & que je vous souhaite le bon soir.

N. B. Ce petit Poëme a paru dans l'Almanach des Muses de l'année 1789. Il reparaît ici avec de légères corrections & augmentations.



LES
ÉTATS GÉNÉRAUX
DE CYTHERE

Les Bergers n'allaient plus sur les vertes fougères
Célébrer les appas de leurs jeunes Bergères;
Les plaisirs & les jeux n'habitaient plus les champs.
Le rossignol lui-même, aux accords si touchants,
Etait resté sans voix, & son brillant ramage
Ne retentissait plus dans le triste boccage.
Tout languissait enfin, tout semblait dépérir;
Le printemps n'avait plus ni roses ni zéphir;
Et l'oiseau de Vénus, la tendre tourterelle,
Ayant cessé d'aimer, cessait d'être fidèle.
L'absence d'un enfant causait tous ces malheurs:
Que dis-je? Il n'était plus de vertus ni de mœurs;
Il en faut pour aimer, & l'affreuse licence
Avait, du monde entier, exilé l'innocence.
Les amants au bonheur préféraient le plaisir;
Ils n'avaient que des sens, n'aspiraient qu'à jouir;
Leurs maîtresses pour eux n'étaient que des mortelles;
Et toujours embrasés de flammes criminelles,
Ils ne connaissaient plus le charme des rigueurs:

Les époux enivrés de grossières faveurs
Avaient même laissé, du flambeau d'Hyménée,
S'éteindre sous leurs yeux la clarté fortunée.
L'Amour s'éloigna d'eux mais sans quitter sa cour;
Il ne retourna point au céleste séjour;
Il resta dans Cythère, & rassemblant les Grâces
Et tous les petits Dieux qui volent sur ses traces,
La volupté, les jeux, ses frères les Amours,
De l'aveu de sa mère il leur tint ce discours.
» Mon règne va finir, amis, j'ai tout à craindre;
Dans le cœur des humains je vois déjà s'éteindre
Ces transports délicats, ces purs & tendres feux
Qui sont les vrais soutiens de l'empire amoureux;
L'Amour est détrôné par la Galanterie;
Le sentiment fait place à la coquetterie;
Mes traits ne portent plus, & ces mêmes mortels,
Qui venaient autrefois encenser mes Autels,
A des Dieux que je hais prodiguent leurs hommages,
Et l'Univers entier insulte à mes images.
Oui, l'Asie où jadis triomphèrent mes loix;
L'Asie où je vainquis tant de superbes Rois;
L'Asie est maintenant livrée à des esclaves
Qui ne sont plus les miens, & de qui les entraves
Insultent chaque jour à mon divin pouvoir.
L'Amérique...... ô malheur qu'on ne peut concevoir!
A produit des poisons dont les vapeurs immondes.......
Vous m'entendez! Enfin je vois dans les deux mondes
Mes Temples renversés & mes Autels détruits.
L'Europe me restait, cette Europe où jadis,
Où jusqu'à présent même au culte de Cythère,
J'avais soumis l'Anglais, le Français & l'Ibère:
L'Europe m'abandonne; un démon raisonneur,
De ma gloire ennemi, jaloux de mon bonheur,
Et qu'un monde insensé nomme philosophie,
Est l'idole fatale à qui l'on sacrifie;

On s'occupe de loix, sur-tout de liberté;
De liberté!...... mon joug lui-même est détesté.
On fait plus : des Docteurs, dont rien n'échauffe l'ame,
Au lieu de la sentir, analysent ma flamme,
Et l'esprit veut régler les mouvements du cœur.
Suis-je encor votre Roi? Suis-je encor ce vainqueur
Qui terrassa jadis les Héros les plus braves;
Qui mit Jupiter même au rang de ses esclaves;
Qui dompta le fier Mars jusqu'alors indompté,
Et fit tomber Alcide aux pieds de la beauté?
Il est temps, il est temps que ce désordre cesse;
Que je relève enfin l'Autel de la tendresse,
Et que mes traits par-tout heureusement lancés,
Par des Dieux ennemis ne soient plus repoussés:
De vos sages avis mon destin va dépendre «.

Il dit : un bruit confus alors se fait entendre
Du Souverain ailé, pour seconder les vœux,
Les ris & les amours, les plaisirs & les jeux
Se hâtent d'opiner, mais sans pouvoir conclure;
Si leur zèle est ardent, leur sagesse est peu sûre,
Et l'Amour attend peu du conseil enfantin.
La Volupté se lève, à l'éclat de son teint
Qui la méconnaîtrait? Une bouche où la rose,
A peine s'entrouvrant, paraît à peine éclose,
Un sein où deux boutons, doux trésors de l'amant,
Des baisers de la veille enflés légèrement,
De la reine des fleurs reproduisent l'image;
Tels sont ses attributs dignes de notre hommage;
Quand Vénus est absente aux conseils de Paphos,
C'est elle qui préside, elle parle en ces mots:

» Sur ces grands intérêts, s'il faut que je prononce,
Ton danger est le nôtre, Amour, *tout me l'annonce*,
Et pourrais-je, à conclure, hésiter un moment?
Que l'envoyé des Dieux par ton commandement;
Que Mercure en Europe aille chercher trois belles

Dans trois climats divers, & dès que ces mortelles
Nous auront de l'Europe expliqué les souhaits,
Qu'il se tienne à Cythère un amoureux Congrès.
Là, d'après leurs récits, promulguant des loix sages,
Tu feras refleurir les antiques usages,
Et l'Univers entier, rentrant dans le devoir,
Ne méconnaîtra plus ton suprême pouvoir «.
Elle dit : aussi-tôt d'une voix unanime
Tout Cythère applaudit au zèle qui l'anime;
Mercure de l'Amour est le fidèle agent,
On le mande, il arrive, & d'un vol diligent;
Il traverse des airs l'étendue azurée,
D'un nuage qui cède au souffle de Borée;
La course est moins rapide & sera-t-on surpris
Que son instinct d'abord le conduise à Paris?
Cette ville toujours des Grâces fut l'asyle.
Dans le sein des beaux arts & d'un loisir tranquille,
C'est-là que mille objets, encensés tour-à-tour,
Règnent par les attraits & font régner l'amour.
On les voit dans les bals, on les voit aux spectacles
De leur beauté naissante étaler les miracles;
Et, pour les rencontrer, sans peine on le croira,
Mercure arrive à peine & vole à l'Opéra.
La volage Zélis, sur ses jeunes rivales,
L'emportait seule alors & n'avait point d'égales;
Son teint offrait l'éclat des roses du printemps,
Ses grands yeux noirs, armés de feux doux & brillants,
Rayonnaient au travers d'une longue paupière,
Et semblaient autour d'elle épandre la lumière.
On ne pouvait la voir sans en être enchanté,
Aux talents de l'esprit nuisent la beauté;
On ne pouvait l'entendre & rester insensible,
Elle avait tout pour plaire & sa grace invincible,
Quoique fille de l'art respirait la candeur.
Sensible, & n'aspirant qu'à maîtriser un cœur,

Miladi

Miladi Germanſon, à ſes côtés aſſiſe,
Laiſſait voir ſur ſon front une tendre ſurpriſe,
Et ſemblait de Quinaut, ſavourant les chanſons,
Prendre de l'art d'aimer les premières leçons.
Moins vive que Zélis, mais ſur-tout moins coquette,
Elle avait l'air enſemble attentive & diſtraite;
Et tandis que des pleurs roulaient dans ſes beaux yeux,
Sur ſes levres errant un ſouris gracieux
De ſon ame peignait la naïve allégreſſe.
Corilla, non loin d'elle, aimable enchantereſſe,
D'Armide ou de Circé rappellait les appas;
L'amour de la ſcience avait conduit ſes pas
Du rivage du Tibre à celui de la Seine;
Elle étoit belle & ſage & la fierté romaine
Reſpirait dans ſes traits comme dans ſes regards;
Tout en elle annonçait la fille des Ceſars.
La voix des inſtruments ne ſe fait plus entendre:
De leur petite loge on voit alors deſcendre
La tendre Germanſon, la docte Corilla
Que Zélis précédait & Mercure étoit là;
Qui, du peuple badaut, pour mieux tromper la vue,
Avait pris une forme à ſes yeux inconnue.
Mercure eſt éloquent: ſes diſcours ſéducteurs
Aiſément par l'oreille arrivent dans les cœurs,
Ses diſcours ont bientôt charmé les trois mortelles:
Il leur dit que l'Amour, ne régnant que par elles,
Se diſpoſe à tenir des États-Généraux,
Et veut les conſulter ſur des projets nouveaux.
A ce doux nom d'amour, quelle naïve joie,
Sur leur front éclairci tout-à-coup ſe déploie!
Toutes trois à l'envi s'apprêtent à partir.
Je ne crois pas, lecteur, devoir vous avertir
Qu'un Dieu marche toujours eſcorté d'un nuage,
Et que les immortels n'ont pas d'autre équipage;
Un nuage était là, qui, s'approchant ſoudain,

Aux trois jeunes beautés ouvre ſon large ſein;
Les y reçoit, & tel qu'un tourbillon s'envole
Légèrement porté ſur les ailes d'Eole.
Au voyage des airs Mercure accoutumé
Dans les airs les précede, & Courier emplumé
Se hâte d'arriver le premier à Cythère;
L'Amour rèvait alors dans un bois ſolitaire,
Il apperçoit Mercure & ſe hâte à ſon tour
D'annoncer de ce Dieu le fortuné retour,
Et le futur Congrès à ſes peuples fidèles.
Il fait tout préparer pour fêter les mortelles
Que vient ſi faiblement d'eſquiſſer mon pinceau;
Il avait, pour les voir, détaché ſon bandeau,
Et ce trait en dit plus qu'un long panégyrique.
De ſon Temple pourtant l'enceinte magnifique
S'ouvre à l'ordre qu'il donne, & dans le même inſtant
Monte le jeune Dieu ſur un trône éclatant,
Que d'un peuple nombreux le cortège environne;
C'eſt un mirthe enlacé qui lui ſert de couronne,
Un flambeau renverſé, des carquois & des dards
Se croiſent à ſes pieds confuſément épars,
Et ſur les murs du Temple, où reſpire ſa gloire,
Une ſçavante main deſſina ſon hiſtoire.
Là, Pſiché, de plaiſir autant que de frayeur,
Se pâme à ſon aſpect; plus loin un trait vainqueur
Part de ſa main débile, & perçant le nuage,
Au ſein même des Dieux va porter le ravage;
Appollon auſſi-tôt s'enflamme pour Daphné;
Le brulant Jupiter, près d'Europe entrainé,
En taureau ſe tranforme afin de la ſéduire,
Et l'emporte avec lui ſur le liquide empire;
Le ſpectateur ſurpris, voit la Nymphe rougir,
Et plus ſurpris du Dieu, croit l'entendre mugir.
Ici, de Danaé la galante aventure. . . . . . .
Mais d'une merveilleuſe & riante peinture

Veux-je donc retracer tous les efforts divers ?
La beauté vous appelle, où courez-vous mes vers ?......?
Le nuage descend & les trois voyageuses
Aux regards de l'amour en sortent radieuses,
Comme on voit le matin l'aurore au front vermeil
Majestueusement précéder le soleil.
Les mains plaines de fleurs nouvellement écloses,
Les zéphirs sur leur trace éparpillent les roses,
Et d'œuillets parfumés ils sement le chemin,
La violette ici croît avec le jasmin,
Le lys à leur côté lève son front superbe,
Et l'humble réséda qui se cache sous l'herbe
Est trahi par l'odeur qui s'exhale à l'entour;
L'air, la terre & les eaux tout respirait l'amour.
L'agréable Zélis brillait par sa parure
Et devoit presque à l'art autant qu'à la nature;
Belle de ses appas, belle de ses atours,
Un taffetas léger en fermoit les contours
De ces globes mouvants que l'amant idolâtre,
Où la rose fleurit sur deux monceaux d'albâtre;
Et l'œil pouvait tout voir, quoique tout fut caché.
D'un chapeau sur son front mollement attaché,
L'Anglaise Germanson avait orné sa tête.
Telle, dans le village, on voit, un jour de fête,
La Bergère sensible, elle brille sans art,
Et sa joue innocente ignore encor le fard;
C'est aux bords d'un ruisseau qu'elle fait sa toilette.
Les cheveux surmontés d'une éclatante aigrette
D'où jaillissoit le feu des plus beaux diamants,
La docte Corilla s'avançoit à pas lents,
Lorsque d'un doux souris honorant les trois belles
Le Dieu les fait asseoir : » adorables mortelles,
Leur dit-il, avec grace : on se plaint chaque jour
Qu'exilé dans les lieux où réside ma cour,
Je refuse aux humains ma divine présence,

Et que le monde entier gémit de mon abſence ?
Mon cœur, vous le ſavez, n'aime point à punir,
Touché de tant de maux je prétends les finir.
Des vœux de l'univers, belles dépoſitaires,
Faites-les moi connoître : à mes ſacrés myſtères,
Admiſes par l'hymen, vous pouvez m'éclairer,
Et ſi j'eus quelques torts je veux les réparer,
Je veux rendre aux mortels la joie & l'eſpérance ;
L'Angleterre ſur-tout, l'Italie & la France,
Où j'ai vu de mon nom ſe propager l'honneur,
Par vous toutes les trois vont renaître au bonheur.
L'aimable Germanſon dont l'organe eſt ſi tendre,
Eſt celle que d'abord je déſire d'entendre,
Après elle Zélis reprendra le diſcours ;
La docte Corrilla, du congrès des amours
Fermera la ſéance, & , déployant ſes aîles,
Mercure, accompagné d'émiſſaires fidèles,
Ira dans les boudoirs de Londres & de Paris,
Faire appoſer les ſceaux à mes nouveaux édits.
  Aux ordres de l'amour obéir la première,
Eſt un droit glorieux dont toute angloiſe eſt fière,
Et qui flatte ſur-tout le cœur de Germanſon.
  Dieu puiſſant, répond-elle, ah ! c'eſt avec raiſon
Que tu fuis les mortels ; & que, par ton abſence,
Tu punis leur coupable & longue indifférence ;
Sont-ils dignes encor des faveurs de l'amour?
Dans l'île infortunée où j'ai reçu le jour,
Qu'eſt-ce que tu verrais ? Au joug de l'hyménée,
Parmi nous une belle eſt à peine enchaînée,
Que prenant un deſpote, & non pas un époux,
Il faut qu'elle renonce aux plaiſirs les plus doux ;
Nos maris n'ont jamais connu ces prévenances,
Ces égards délicats, ces tendres complaiſances,
Qui font chérir tes lois & fondent ton pouvoir ;
Ils changent triſtement le plaiſir en devoir,

Tes faveurs, à leurs yeux, ne ſont qu'un vil ſalaire;
Et croyant que leurs droits les diſpenſent de plaire;
Toujours mornes & froids dans leurs embraſſemens,
Ils nous font de Mezance éprouver les tourments,
Le calme du trépas toujours nous environne.
Dès que l'aſtre du jour de rayons ſe couronne,
Il faut prendre le thé; ces Meſſieurs un moment
Daignent nous viſiter dans notre appartement,
C'eſt nous qui leur verſons la boiſſon inſipide,
Tandis que dévorés par un ſpléen homicide,
Ils gardent le ſilence ou tiennent des diſcours
Dont la ſévérité chaſſe au loin les amours.
Les amours envolés, nous fuyons ſur leurs traces,
Ces Meſſieurs reſtent ſeuls: abandonnés des Grâces,
Des Wighs & des Thoris, ils traitent longuement,
Ils diſcutent à fond un bill du Parlement,
D'après le Morningue-poſt ou telle autre gazette
De l'Etat obéré, comptent payer la dette,
Et faiſant en idée & la guerre & la paix,
Triomphent de l'Ibère ou battent le Français.
Rivaux de Cicéron leur rapide éloquence,
Fait pencher tour à tour ou monter la balance
Des deſtins de l'Etat confiés à leur voix,
Sur leur trône fragile ils font trembler leurs Rois;
Mais qu'importe après tout ce talent qu'on admire,
Si dans le tête à tête ils n'ont rien à nous dire,
Et s'ils ne ſavent point caqueter avec nous,
Le langage du cœur n'eſt-il pas le plus doux?
De tréſors, il eſt vrai, que l'Angleterre abonde,
Les rubis d'Orient, les perles de Golconde,
Sur l'aile du commerce y volent tranſportés;
Eſt-ce un bonheur, amour, qu'à nos yeux enchantés,
Eclate un vain amas de richeſſes frivoles?
Et qu'un nouveau Jaſon, parcourant les deux poles
De ces biens corrupteurs en revienne chargé?

Le Français plus heureux eſt par toi protégé
De beautés en beautés il voltige ſans ceſſe,
Et dans l'amuſement il place ſa richeſſe.
Que l'Anglais en diffère ! Aſſis à ſon comptoir
Le matin il calcule, il calcule le ſoir;
On voit l'or ſous ſes doigts ſuivre l'or qui circule;
Le Français en a moins & jamais ne calcule;
Peuple folâtre & gai te blâme qui voudra!
On s'ennuie à la Bourſe, on chante à l'Opéra,
Toutes trois nous venons d'admirer ce ſpectacle;
C'eſt là que les beaux arts, par un double miracle,
Raviſſent à la fois & l'oreille & les yeux,
Plongent l'ame aux enfers ou l'élevent aux cieux.
A ces plaiſirs décents l'Anglais eſt peu ſenſible:
Que dis-je ! nous voyons ton ennemi terrible,
L'affreux libertinage égarer nos époux;
Nous voyons des Phrinés qui l'emportent ſur nous
Profaner chaque jour ton culte légitime;
Nous les voyons, avant de frapper leur victime,
D'une impudique main la couronner de fleurs.
Tu n'as plus parmi nous de ſacrificateurs,
Plus d'Autels, plus de Temple, & pourras-tu le croire?
Ces Anglais ſi fameux au Temple de mémoire,
Qui les premiers de l'ame ont connu les reſſorts,
Qui l'ont analyſée & de qui les efforts
Ont deviné des cieux l'admirable ſtructure,
Et des ſots préjugés démaſqué l'impoſture;
Ces Anglais ont oſé douter de ton pouvoir;
Ils diſent que l'amour ne peut ſe concevoir,
Qu'au bonheur de humains il eſt peu néceſſaire,
Et que ſans ton ſecours on apprend l'art de plaire.
Punis ces inſenſés. Qu'ils brûlent de tes feux,
Ou plutôt, Dieu puiſſant, laiſſe tomber ſur eux
Ce regard de bonté qui ſied à la clémence
Daigne éclairer leurs yeux & guérir leur démence.

C'eſt de la liberté que l'Anglais eſt épris,
Cette fiere déeſſe enchante ſes eſprits,
Mais doit-elle étouffer ſes vertus naturelles!
Qu'il déteſte les Rois & qu'il ſerve les belles «.
Elle avait dit à peine : un nuage envieux
S'étendant ſur ſon front vient couvrir ſes beaux yeux,
Et l'on en voit couler quelques larmes furtives;
La coquette Zélis que ſes plaintes naïves
Ont foiblement touchée avec un doux ſouris,
Commence par répondre à l'enfant de Cypris;
Et, ſaluant bientôt l'aſſemblée impoſante,
Elle ajoute ces mots d'une voix careſſante.
» Amour, il eſt trop vrai que dans l'affliction,
Ton abſence a plongé la ſuperbe Albion;
Les pleurs de Miladi viennent de nous l'apprendre,
Plus heureuſe je n'ai que des graces à rendre :
Tu feins apparemment d'avoir quitté Paris :
Que ſert de nous tromper! Des plaiſirs & de ris
Paris ſera toujours le délectable aſyle,
On t'y fête ſans ceſſe à la cour, à la ville,
Et ton chiffre ſe mêle à celui de nos Rois :
Que dis-je ? Le Français pour prix de ſes exploits
Veut pouvoir allier, dans la même couronne,
Le mirthe de Vénus au laurier de Bellone,
Et les tenir ſur-tout des mains de la beauté;
Fier d'avoir ſous tes loix perdu ſa liberté
C'eſt pour toi ſeulement & par toi qu'il reſpire :
Plus que Cythère enfin la France eſt ton empire;
Nos Poëtes ſans toi ſeroient-ils inſpirés ?
Ils te doivent leurs vers en tous lieux admirés,
Et c'eſt à ton flambeau qu'allumant leur génie,
Ils ſe font applaudir des Nimphes d'Aonie.
Paphos eſt leur parnaſſe & l'amour eſt leur Dieu
Anacréon revit dans le galant Chaulieu;
Tibulle dans Parni, Boufflers nous rend Catulle;

Dorat de tous les trois nous a montré l'émule ;
Imbert t'eſt dévoué, ton mirthe a refleuri,
Lorſqu'il a célébré ton héros favori ;
Et, graces au pinceau de l'immortel Racine,
La ſcène brûle encor de ta flamme divine ;
Zaïre eſt ton ouvrage, & d'Ariane en pleurs,
C'eſt par toi que vivront les touchantes douleurs,
Par toi que Monteſquieu, ſe tranſportant à Gnide,
En a fixé les traits ſous ſon crayon rapide ;
Nos beautés, il eſt vrai, dans leurs paiſibles feux,
Des vives paſſions font d'agréables jeux ;
Elles n'imitent point Hermione, Roxane,
Et nos amants n'ont point les fureurs d'Oroſmane ;
C'eſt pour te plaire mieux & mieux ſuivre tes loix,
Si le ſort t'a donné des flèches, un carquois,
A ces préſents cruels n'a-t-il pas joint des aîles ?
Et n'es-tu pas ſur-tout le Dieu des infidèles ?
C'eſt l'être des Français : oui, tu règnes ſur eux ;
C'eſt ta préſence, amour, qui les rend tous heureux ;
Leur théâtre en tout temps retentit de ta gloire,
Et nos petits ſoupirs ſont tes champs de victoire ;
C'eſt toi ſeul qui des miens fis toujours les honneurs,
Ta main même ſouvent m'y couronne de fleurs,
M'y verſe le Champagne & ſçait avec adreſſe,
A l'aide de Bacchus, réveiller ma tendreſſe.
Paris eſt ton ſejour, c'eſt là que chaque nuit,
Dans l'alcove d'Eglé, tu pénètres ſans bruit,
Célimène à ſon tour, chez elle tu repoſes,
Sur l'ouate parfumée ou ſur des lits de roſes ;
D'un jeune Colonel tu prends tantôt les traits,
Et d'un Abbé tantôt les féminins attraits,
Dans un cabriolet tu roules ſur l'arêne,
Où le grand Nicolet des maîtres de la ſcène ;
Parodie à ſon gré, les chefs-d'œuvres divers ;
Ame de mes plaiſirs, ſource de nos travers ;
Aux boulevards le ſoir, le matin aux toilettes,

On te trouve par-tout, même chez les grisettes;
De ta présence en vain tu veux faire un secret,
Pour la première fois deviendrais-tu discret ?
Discret !..... cette vertu pouvait être à la mode;
Quand on lisait l'astrée; on suit un autre code,
On ne s'enchaîne plus qu'avec des nœuds de fleurs,
On a sur-tout banni les fadeurs, les langueurs,
Et Céladon perdrait & son tems & sa peine;
Nos plus longues amours vont jusqu'à la huitaine,
Et nos serments légers sont rivaux des zéphirs.
Et que sert en effet de pousser des soupirs,
Et de voir s'éclipser au sein de la tristesse
Les jours si précieux d'une prompte jeunesse ?
La Lande à ma toilette est quelquefois venu;
Ce sage, à qui des cieux tout l'empire est connu,
M'a du monde, en deux mots, expliqué le systême;
Je l'ai compris sans peine, & pourquoi, lorsqu'on aime,
Transformer en travail un passe-tems si doux?
Une femme est aimable ! on tombe à ses genoux,
On devine, on entend son timide silence,
Et voilà tout : l'amour n'est point une science,
De l'art des Cassini nous avons fait un jeu;
A d'austères calculs veut-on soumettre un feu
Qui malgré nous souvent en nous se développe,
Et lire dans un cœur avec un microscope ?
C'est la réflexion qui produit l'amitié,
Le tems qui l'affermit; elle se traîne à pié
Pour arriver au but, l'amour vole, il s'élance;
Et, semblable à l'éclair, il franchit la distance
Qui sépare deux cœurs l'un de l'autre charmés,
Ses feux du moindre choc éclatent allumés;
Plus on veut les éteindre, & plus on les augmente;
Quels foyers plus ardents que les yeux d'une amante?
Epicure fut sage, il eut le bon esprit;
Jouissons avant tout, ce grand homme l'a dit,

Tout mortel de plaisirs doit se montrer avide.
Tu ne peux ignorer que le galant Ovide,
Expliquant à demi ces préceptes divers,
Les avait embellis du charme de ses vers;
Et que le monde entier lui donna son suffrage;
Ovide n'avait fait qu'ébaucher son ouvrage;
Nous l'avons achevé, le français inconstant
A toujours l'art de plaire, & n'aime qu'un instant.
Que sa légèreté soit prise pour modèle,
Ordonne à ces beautés qu'un respectable zèle
A fait ici venir pour la première fois,
D'adopter ma morale & de suivre les loix
Dont je viens d'esquisser une faible peinture
Et qu'enseigna jadis la secte d'Epicure.
Le jeune Roi des cœurs sourit à ce discours,
Et l'applaudissement des volages amours
En fit monter le bruit à la voute céleste;
La docte Corilla, levant un front modeste:
Que je plains les Français, dit-elle, & quelle erreur
Les enflamme à ce point pour l'ombre du bonheur!
Ah! peut-on être heureux quand on est infidèle?
L'Angleterre elle-même à tes ordres rebelle
Peut-elle, amour, goûter quelque félicité?
Sans doute il faut aimer, mais avec pureté;
Sans projets, sans desirs, sans espérance même,
Dans l'union des cœurs est le bonheur suprême;
A quoi songe Abeillard, lorsqu'après son malheur,
Il accuse du sort l'inflexible rigueur?
Avant le coup affreux que sans cesse il déplore,
Héloïse l'aimait..... Elle fait plus encore:
Héloïse pour lui brûle d'un si beau feu,
Qu'Abaillard, son amant, est devenu son dieu;
Héloïse par-tout le voit, se le retrace;
Et, tout absent qu'il est, Héloïse l'embrasse.
Qui vit chaste, s'élève au-dessus des héros,

Et c'eſt deſcendre au rang des plus vils animaux
Que d'écouter des ſens le dangereux murmure.
Il le faut étouffer & dompter la nature.
Et peut-on préférer, ſans perdre la raiſon,
Le dogme d'Epicure à celui de Platon ?
Platon ſeul peut des ſens réprimer le délire;
Tout ſage qui l'a lu, ſe plaît à le relire;
Des folles paſſions il rend l'homme vainqueur,
Et par le vrai chemin le conduit au bonheur;
J'ai vainement prêché ſon auguſte morale
Aux Romains d'aujourd'hui, par une erreur fatale,
Que je n'ai pu détruire, ils ſont tous entraînés
Vers les plaiſirs des ſens les plus déſordonnés;
Jouir eſt leur ſyſtême; &, ſi leurs fiers ancêtres
De l'univers jadis ſe ſont rendus les maîtres,
Peu jaloux de leur gloire, ils ſuivent d'autre loix;
Le luxe a vaincu Rome une ſeconde fois:
Que dis-je ? ô mon pays ! faut-il que je l'avoue ?
Rome depuis long-temps eſt une autre Capoue;
Petrone & Tigellin y remplacent Brutus;
L'impudente débauche en bannit les vertus
Et regne inſolemment aux murs du Capitole;
Le Français eſt volage, inconſéquent, frivole;
Mais, flexible, de mœurs il peut bientôt changer,
Et l'Anglais ſous ton joug de nouveau ſe ranger.
Sçais-tu juſques où va la molleſſe romaine ?
Des faveurs ſans obſtacle & du plaiſir ſans peine,
De mes concitoyens voilà quels ſon les vœux,
Même avant que d'aimer, ils brûlent d'être heureux.
Pétrarque cependant, ce tendre amant de Laure,
Dont le nom a volé du couchant à l'aurore,
A mes Concitoyens, Pétrarque, ami des mœurs,
A peint le pur amour dans ſes vers enchanteurs;
Sans eſpoir d'en jouir il chanta ſa maîtreſſe,
Et le Dante imita cette délicateſſe;

A quoi pensent-ils donc ces mortels insensés
Qui, de tes mirthes verds sans effort amassés,
Voudraient impunément pouvoir ceindre leur tête?
Et jouir sans combat du fruit de la conquête.
C'est l'ombre qui du jour rend les traits éclatants;
L'hiver, le seul hiver embellit le printems,
Sur un tapis de fleurs l'œil charmé se repose,
Et le chardon y croît à côté de la rose.
A ma prière, amour, laisse-toi donc fléchir;
Les Romains sont encor dignes de te servir.
Si tu veux sous leurs pas fermer les précipices.
Etouffe leur ardeur pour ces fausses délices,
Pour ces plaisirs grossiers que proscrit la raison,
Et qui dégradent l'homme en sa jeune saison;
Qu'un feu pur & sacré dans leur ame s'allume,
Tu mêlas à ton miel toujours quelque amertume;
Guéris-les d'un délire, hélas! trop dangereux;
Qui ne s'abstint jamais, ne fut jamais heureux,
Et de soi triompher est la seule victoire,
Qui guide les mortels au temple de la gloire.
C'est moi, répond le Dieu, qui peuple l'univers,
Qui féconde à la fois & la terre & les airs,
Et qui fais au printems, sur les liquides plaines,
Bondir de volupté les pesantes baleines.
Je révère Platon, mais il éteint mes feux,
Et je verrais le monde expirer avec eux,
Si j'adoptais jamais ses rigoureux systêmes;
Il faut, pour être sage, éviter les extrêmes;
Le Romain aime trop les voluptés des sens,
Et les Français plus vifs sur-tout, plus inconstants,
Portent à trop d'objets leur hommage éphemère.
L'Anglais doit réformer son morne caractère;
Ce peuple a des talents ainsi que des vertus,
Mais qu'il prise un peu moins les faveurs de Plutus,
Et que la politique occupe moins son ame;

Que malgré son orgueuil, aux genoux d'une femme,
Il tombe plus souvent, & qu'il sache de moi
Que, sans s'humilier, on peut subir ma loi.
Que plaire c'est regner, & que mes mains sont prêtes
A couronner son front pour prix de ses conquêtes,
S'il voulait, renonçant à l'empire des eaux,
Plus souvent se ranger sous mes nobles drapeaux;
Qu'à son tour le Romain, suivant d'autres exemples,
Aime plus purement, & n'offre dans mes temples
Qu'un encens agréable à ma divinité;
Je hais la pruderie au maintien affecté;
Mais il est deux amours, l'un fils de la licence,
L'autre du sentiment sur-tout de l'innocence,
Et ces nobles parents, dont j'ai reçu le jour,
Sont les seuls que j'avoue, ils ont créé l'amour;
L'autre est un imposteur, un fourbe, un téméraire
Qui prend ma ressemblance & qui se dit mon frere.
  Pour le Français je l'aime & ne m'en cache pas;
Je visite souvent ses fortunés climats,
Et Paris est sur-tout le séjour qui m'attire;
Mais, toujours entraîné par le même délire,
De la brune à la blonde il vole incessamment,
Et croit que le bonheur est dans le changement;
Que je plains sa manie! aimer toutes les belles
N'est pas un sûr moyen de se faire aimer d'elles,
Et ce n'est point jouir que de tout effleurer;
Le frivole Français a l'air de préférer
Au plaisir d'être heureux le soin de le paraître;
Ah! ce n'est pas ainsi que l'on parvient à l'être;
Mes héros les plus chers furent toujours constants,
Et mes feux dispersés ne durent pas long-tems.
Le Français est sur-tout ennemi du mystère,
S'il veut me bien servir qu'il apprenne à se taire;
Qu'il évite l'éclat & les vaines rumeurs;
Pourquoi de cent beautés divulguer les faveurs?

Le mortel qui trahit la femme qui l'adore
S'avilit plus encor qu'il ne la déshonore,
Et l'indiſcrétion eſt le plus grand forfait.
Voulez-vous donc ſavoir quel eſt l'amant parfait?
Celui qui par vertu ſe voue à mon ſervice,
Qui me fait de ſon cœur un entier ſacrifice,
Et qui toujours ſoumis à mon culte, à mes loix,
Adore conſtamment l'objet d'un premier choix;
Qui donnerait pour lui ſa vie & ſa fortune;
Qui pour lui braverait & Bellone & Neptune;
Qui toujours ſon eſclave en dépendrait toujours;
Et qui, fuyant le monde & la pompe des cours,
Satisfait de ſon ſort dans ſa belle maîtreſſe,
Trouverait ſon bonheur, ſa gloire & ſa richeſſe.
Je dois vous dire plus : ſachez à votre tour,
Que mon feu pour durer exige du retour;
Qu'il faut toujours aimer, quand on veut être aimée,
Et qu'il s'éteint bientôt ou s'exhale en fumée,
S'il n'eſt point réciproque & s'il ceſſe un moment
De dévorer enſemble & l'amante & l'amant.
Que de dogmes encore il vous reſte à connaître!
L'amant n'a point le droit de s'ériger en maître,
L'amante cependant, quelque ſoit ſon pouvoir,
N'en doit point abuſer; &, ſon premier devoir,
Si toujours elle veut qu'il lui reſte fidèle,
Eſt de voir ſon amant auprès d'un autre belle,
Sans noire jalouſie & ſans tous ces tranſports
Qui de l'ame à la fin uſent tous les reſſorts,
Corrompent mes douceurs, & dont les barbaries
Font des graces, mes ſœurs, de nouvelles furies;
Des eſclaves nombreux qu'en mes fers je retiens,
La noble confiance eſt le plus fort lien,
Et l'inconſtance naît de la dure contrainte.
Gouvernés par l'amour & jamais par la crainte,
O vous qui m'écoutez & ſur-tout n'allez pas,

Fieres de vos attraits, laisser jusqu'au trépas
Soupirer à vos pieds l'amant sensible & tendre,
L'art de vaincre pour vous n'est que l'art de vous rendre.
Vous avez entendu mon ordre souverain,
Aux lieux d'où vous venez retournez donc soudain;
Si la France, Albion & sur-tout l'Italie
Veulent s'y conformer, j'abandonne Idalie;
Je revole en Europe & fixe mon séjour
Aux lieux où si long-tems on outragea l'amour.
Ainsi parla le Dieu qu'on adore à Cythère.
Ce discours étoit sage encor qu'un peu sévère,
Il charme toutefois la tendre Germanson.
Et, profitant bientôt d'une utile leçon,
La docte Corilla renonce au platonisme,
Chimère respectable & vertueux sophisme.
L'agréable Zélis, dans le fond de son cœur,
Se promet à regret de n'avoir qu'un vainqueur,
Et craint de retrouver le Français moins volage.
On soupe cependant & sur-tout en voyage;
Le temple au même instant se change en un bosquet
Où l'on voit s'élever la table du banquet;
L'amour vient s'y placer, & sur des fleurs nouvelles;
Il fait à ses côtés asseoir les trois mortelles,
Les trois Grâces aussi; Vénus en ce moment,
Seule dans son palais avec Mars son amant,
Se livrait aux plaisirs dont elle est idolâtre.
Il est temps que l'amour devienne un peu folâtre;
Au Congrès imposant tant qu'il a présidé,
La raison & la loi tour-à-tour l'ont guidé;
Son front s'épanouit, le feu de la saillie
Brille dans ses discours, & la brusque folie,
Tout autour de la table agitant ses grelots,
Y fait naître la joie & courir les bons mots;
On se leve; Mercure en Ministre fidèle,
Dans son pays natal reconduit chaque belle.

Et bientôt chaque belle, apôtre de l'amour,
Prêchant le nouveau code à la ville, à la cour
Travaille à réformer les mœurs de sa patrie.
Le monde est-il plus sage ? A la galanterie
A-t-on substitué le tendre sentiment ?
Est-on plus délicat, plus fidèle en aimant ?
Hélas ! je n'en crois rien, & s'il faut ne rien taire,
Le véritable amour n'a point quitté Cythère.

Envoi à Madame la Comtesse de B....

De Zélis vous avez les graces
Sans avoir sa légèreté,
De Germanson la sensibilité,
De Corilla l'esprit, la noble urbanité,
Et fixant près de vous les modernes Horaces,
Par le génie & la beauté,
Vous les enchaînez sur vos traces.
Ah ! si les dons que vous réunissez
Chez vos rivales dispersés,
Pouvaient devenir leur partage,
Le véritable amour n'eût point quitté Paris,
Et malgré notre humeur volage,
Nous serions de ce Dieu les dignes favoris.

FIN.

